

que c'étaient celles de MM. Thill (le roi), et Rouart (le poète), de Mmes Nespoulos (Naïla) et Lapeyrette (la favorite).

André CÆUROY.

//// SPADARO, COMIQUE MUSICAL (Revue du Palace).

La musique peut-elle être par elle-même comique ? Boris de Schloezer posait la question ici-même et il faut répondre oui, si l'on admet que la caricature et la charge sont du dessin et que l'humour et la satire ont une place importante dans la littérature. Clowns, comiques de toute espèce se servent de plus en plus de la musique pour provoquer le rire. Raymond Petit le remarque judicieusement dans une note sur le numéro musical des Fratellini au Cirque d'Hiver. Mais c'est autour de la musique de ces clowns géniaux tressent leurs facéties inoubliables et c'est surtout d'un usage comique des instruments (glissade sur le couvercle du piano, par exemple) que le célèbre Grock tire ses effets les plus hilarants. L'art d'un Spadaro procède d'une autre veine et utilise une technique très différente. Italien comme les Fratellini, sa verve musicale lui permet d'écrire la musique de ses propres numéros. C'est donc à même l'art des sons qu'il puise les principes de son comique musical. Ce n'est pas que cette musique soit d'une tendance inintéressante. (Il n'y a somme toute, pas de genres inférieurs et l'on ne trouve pas tous les jours des compositeurs capables d'écrire *Véronique* ou *La Belle Hélène*). Mais Spadaro a le don inestimable de l'observation. Les manies des compositeurs, des exécutants, les travers d'une époque, d'une école, d'un genre ne lui échappent pas et seront les prétextes de ses numéros musicaux. Il sait la grimace qui bafoue, le geste qui ridiculise, la note qui provoque le rire. Il souligne d'un trait massif les situations grotesques du théâtre lyrique, joue toutes les scènes, incarne les personnages les plus disparates grâce à une mimique expressive et remplit le plateau par la multiplicité de ces moyens : Car, comme beaucoup d'artistes de music hall, Spadaro danse, chante, joue du piano, du saxophone. Ajoutez qu'il est auteur, compositeur, acteur et son propre directeur de scène et vous vous rendrez compte de la variété, de la plénitude de ce virtuose de la satire.

Son numéro dans la dernière revue du Palace comportait, en dehors d'une inénarrable chanson de sa façon, deux fantaisies musicales irrésistibles. Dans le première Spadaro nous propose un concours musical. Sujet : *Roméo et Juliette*. Le premier concurrent, un sentimental, entonne sa romance, une larme dans le gosier. Aux mots « tes bras » qu'il répète à plusieurs reprises, il se lève et s'assied en plongeant vocalement par saut de septième majeure. Le second concurrent, toujours fâché, un wagnérien, nous confie Spadaro, prélude chromatiquement sur le piano sillonnant le clavier de traits fugurants et, arrivé à son extrémité, les continuant par dessous. Octaves frémissantes à la Liszt, trémolo dans le grave, récitatif du chanteur, couvercle claqué avec violence sur le dernier accord. Mais voilà le chanteur d'église. Il faudrait s'imaginer le petit chapeau de Spadaro, son

air candide et sa voix blanche crompte-imitant le chantre pour saisir tout le sel de cette scène. La gémflexion, le conduit au clavier. Mais avant d'attaquer sa cantate d'un style ridicule avec son mode religieux, ses terminaisons vocalisées et cadence plagale sur le mot *amen*, notons ce petit hors-d'œuvre : Les mains lubrifiées de salive, il tire une corde invisible ; un accord cristallin frappé au piano répond pour la cloche imaginaire. Encore trois sons de cloche, le dernier timide. La corde ralentit, le chantre suit de son corps le mouvement décroissant. Silence, immobilité. Enfin, le dernier concurrent, un chef de musique, auteur de cantates patriotiques et grand spécialiste de marches militaires entre, bedonnant et la jambe raidie par la sciatique. Il annonce sur un air de *Pas redoublé* : « Roméo et Juliette, paroles d'un autre, musique de moi, moâ, moâ » et voici le bombardon caverneux qui campe instantanément la fanfare du village. Il éternue : « tsim, tsim » et voilà les cymbales. Voulez-vous le petit bugle et son articulation agile ? Ecoutez les dernières alitérations : « au papa, au rara, au radis, au paradis ! »

La seconde fantaisie a pour prétexte le prix élevé des artistes. Spadaro les remplace tous et présente en prenant leur voix, le ténor, le soprano lyrique, la basse, le chœur des hommes et celui des jouvencelles. Comme décor, le Nil. L'histoire n'a ni queue ni tête, le texte importe peu. Quelques rimes « riches » suffisent ; j'ai souvenance de :

*La reine Alipopos.*

*Elle a l'œil qui zigzague.*

*Elle a le tétanos.*

Mais voici le prélude. Les récits sont accompagnés au piano comme autrefois au Clavecin : La basse emphatique, le ténor vocalisant, le soprano dramatisant, ne trouvent grâce devant la raillerie de l'humoriste. Le récit terminé, l'orchestre joue les intermèdes chorégraphiques et rien n'est plus irrésistible que Spadaro, les bras en corbeille, les yeux levés au ciel, dansant et chantant à la manière des danseuses et choristes de nos petits théâtres de province.

Nous sommes évidemment dans le domaine de la parodie et le nom de Offenbach vient naturellement à l'esprit : ce n'est pas un mince compliment. Mais ce qui fait de Spadaro un artiste de premier ordre, en dehors de l'ingéniosité et l'originalité de ses créations, c'est la qualité exceptionnelle de l'exécution, de la mise au point. Spadaro est un grand acteur comique et nous engageons les musiciens « sérieux » désireux de se divertir intelligemment, d'aller l'applaudir.

A. H.